

Pour deux soirs, Vidy est l'oasis des cabossés de la vie

LAUSANNE • «L'Opéra des gueux» se jouera lundi et mardi au Théâtre de Vidy. Mis en scène par Serge Sándor et produit par l'Association Rebond'Art, le spectacle s'avère un événement exceptionnel: il réunit sur scène des personnes marginalisées de tous les horizons géographiques et sociaux. A une semaine de la première, la tension monte. Ambiance.

RAPHAËLE BOUCHET

Acte I, scène 1. Frédéric s'avance, il entame sa tirade. Trois pas en avant. L'éclairagiste l'interrompt. «Attention, tu n'es plus en lumière. Ne dépasse pas le cadre de scène.» Le cadre de scène? Frédéric ne comprend pas. L'éclairagiste quitte la régie et le rejoint sur les planches. Patiemment, il désigne les contours à respecter... A Vidy désormais, la scène est presque ordinaire. Car depuis trois jours, des comédiens peu banals ont investi les lieux. Sept femmes et sept hommes en situation de rupture sociale, qui tous sont des «cabossés de l'existence», comme dit l'un d'eux. Et ont trouvé, grâce à l'association Rebond'Art, un moyen de reprendre goût à la vie. Le fruit de leur travail, *L'Opéra des gueux*, mis en scène par Serge Sándor, sera visible

lundi et mardi soir dans la salle Charles-Apothélos du Théâtre au bord de l'eau.

VRAI THÉÂTRE...

Mais silence, on reprend. Dans la pénombre de la salle, Christine attend son tour. Elle chuchote: «Mademoiselle, vous êtes journaliste? Je voulais vous dire, cette expérience est extraordinaire. Nous sommes d'horizons très différents, mais entre nous, il n'y a que tolérance et respect.» Dans la pièce de John Gay, Christine interprète Madame Vixen. D'ailleurs, elle fait preuve d'un grand talent pour le chant, nous glisse-t-on en catimini. Mais lorsqu'on lui demande ce qu'elle retient de l'expérience, elle se rétracte, pudique: «Je ne veux pas parler de moi.»

A coup sûr, Christine aura trouvé dans le groupe une oreille plus encline à recueillir ses confidences. Car depuis le début du projet, Elodie Glauser, travailleu-

se sociale, épaula discrètement ces comédiens éphémères. «Chacun a défini ses objectifs avec moi», raconte-t-elle. Et de citer, pêle-mêle, les attentes des participants: prendre confiance en soi, gérer le stress, se connaître soi-même.

Et après? M^{me} Glauser assurera le suivi des participants dès la fin des représentations. Pour autant, elle ne cache pas ses doutes: «C'est clair, j'ai un peu peur pour la suite. J'aurais souhaité plus de partenariat avec les institutions.» Il est vrai que Rebond'Art ne propose pas de véritable encadrement social. Permanente de l'association, Marie-France Udry explique: «Souvent, les personnes marginalisées ont pour seuls interlocuteurs des psys ou des éducateurs. Nous, on leur propose autre chose: un regard égalitaire, une reconnaissance et un véritable travail artistique.» Avec, à la clé, une confrontation avec le public.

... VRAI PUBLIC

Le public, voilà justement ce qui réjouit Philippe, très motivé par l'expérience. «J'avais déjà participé à des ateliers. Mais là, on fait du vrai théâtre, avec de vrais spectateurs.» A moins d'une semaine de la première, il a le trac. «Heureusement, sur scène, les projecteurs nous éblouissent. On ne voit pas la salle.» Philippe joue plusieurs petits rôles de *L'Opéra des Gueux* – «pas facile, il faut toujours être dans le coup...» – et chante en duo avec Daniel Perrin, à qui l'on doit la musique de la pièce. «Abandonner? Pendant des mois, je me

En coulisse, Rebond'Art

Créée en 1999 à Lausanne, l'association Rebond'Art promeut des projets artistiques avec ou pour des personnes démunies. Peintures, sculptures, théâtre ou cinéma, toutes les créations mises sur pied sont montrées au public. «Rien à voir avec l'art thérapie, donc», précise Marie-France Udry, permanente de l'association. Pour *L'Opéra des gueux*, Rebond'Art a recruté des comédiens par le biais des institutions spécialisées. «Parmi les personnes intéressées, beaucoup sentaient que leur talent n'avait pas été exploité. D'où la grande qualité du spectacle», se réjouit-elle. En quelques mois, la jeune femme a remarqué les changements sensibles qu'opère l'art sur les participants. «Il y a des prises de conscience énormes, note-t-elle. Car relever ce défi jusqu'au bout, c'est réussir à remplir de grandes exigences par rapport à soi-même.»

RBt





La troupe a travaillé durant huit mois pour monter «L'Opéra des gueux» (ici, Katia). DENIS HARTMANN

suis posé la question tous les jours. Mais aujourd'hui, tout va bien. Et d'ailleurs, personne ne se sent pas près du but.»

Pourtant, le projet a bien failli ne jamais voir le jour. Certains ne se sont pas sentis la force d'aller au bout des choses. Ils ont quitté le navire. D'autres ont été perturbés par les changements de salles de répétition. Pis, le premier metteur en scène a jeté l'éponge en cours de route. Autant dire que Serge Sándor et son assistante Magdalena Czartoryzka ont été accueillis comme des sauveurs...

Chef d'une petite société de distribution «tombée pendant la crise», Kamel évoque la difficulté de persévérer au quotidien: «Pour nous qui sommes dans la merde – excusez du terme – ça n'a vraiment pas été évident. Il fallait qu'on soit présents aux répétitions, qu'on se paye le bus nous-mêmes, qu'on se nourrisse. Les quatre premiers mois ont été très durs.» En raison d'un maigre budget de 100 000 francs, les comédiens

n'ont pas pu être rémunérés. «Depuis mars, on leur offre au moins le repas. Et on espère que les billets vendus équilibreront nos comptes», souligne Marie-France Udry.

«EUTHANASIE SOCIALE»

Une petite pause avant l'essayage des costumes et un dernier filage. On fume, on discute. Autour de la table, les conversations s'emballent. C'est que la veille, l'émission *Mise au point* a consacré un reportage à la troupe. Les comédiens sont déçus. Ils ont l'impression que la télévision a accentué leur côté marginal au détriment de leur travail théâtral. Stéphane s'empare: «C'est facile de souligner notre passé de toxicomanes, de nous filmer de profil, les traits marqués. Sauf que ma femme (*Angie, qui joue elle aussi dans le spectacle, ndlr*) et moi, on en est sortis depuis cinq ans.» Au passage, il précise que personne dans le groupe n'est accro à quelque substance que ce soit.

«Dans cette pièce, on a mis nos tripes, notre temps et notre humour», poursuit Stéphane, toujours aussi bouillonnant. Les autres acquiescent, fiers tout autant qu'ils sont de réaliser un projet qui dépasse largement leurs espérances. «Rebond'Art m'a permis de faire germer les graines que je semais désespérément, reprend le jeune homme. J'ai trouvé un travail d'éducateur et je vais reprendre mes études.» Et de dénoncer, amer, «l'euthanasie sociale que produit notre société».

Trêve de discussions, il faut déjà se remettre au travail. Sur scène, on règle les saluts. Les questions fusent. Faudra-t-il revenir saluer trois ou quatre fois? «Ça dépendra des applaudissements», explique le metteur en scène. Enthousiaste, Philippe confie: «Moi, j'aimerais simplement apporter du bonheur au public.» La preuve lundi et mardi soir.

Théâtre de Vidy, 5 av. Jaques-Dalcroze, Lausanne. Lu 28 et ma 29 juin à 20h, rés. ☎ 021 619 45 45. Association Rebond'Art: www.rebond-art.ch; ☎ 079 549 77 39.

«Le théâtre pour tous, c'est mon cheval de bataille»

Lorsqu'il déambule dans une ville, Serge Sándor s'engouffre rapidement dans les quartiers lugubres. «Je suis curieux de tout, confie-t-il. Je ne me contente pas de visiter les musées.» C'est peut-être au détour d'un coupe-gorge de Mexico, en 1984, que lui est venue l'idée d'aller à la rencontre des «abandonnés de la culture». Et de réaliser sa première mise en scène avec les détenus d'une prison de la ville, puis une autre, avec des jeunes issus des bidonvilles. Car depuis, outre ses projets en France, en Suisse ou à Cuba, ce Français d'origine hongroise monte régulièrement des pièces avec des personnes marginalisées. Avant l'essayage des costumes, il prend une petite pause et nous accorde une entrevue express.

Serge Sándor: «Le théâtre pour tous, c'est mon cheval de bataille. Aujourd'hui, le théâtre reflète malheureusement notre société: il exclut, lui aussi, et ne pénètre plus toutes les couches sociales. C'est un appauvrissement considérable pour un art dont les origines sont populaires!

L'Opéra des gueux a été écrit en 1728. Il a inspiré à Brecht son Opéra de quatre sous. Pourquoi l'avoir choisi?

– C'est un texte qui permet beaucoup de liberté. J'y ai ajouté des chansons, Daniel Perrin en a composé la musique. De plus, la pièce revisite l'univers des recalés, des voleurs, des putains, des receleurs, mais aussi celui de l'amour sous toutes ses formes. Bien

sûr, il s'agit d'un clin d'œil à propos de ceux qu'on nomme les gueux. Qui, finalement, ne s'avèrent pas plus pourris que les ministres.

Comment se passe le travail avec ces comédiens amateurs?

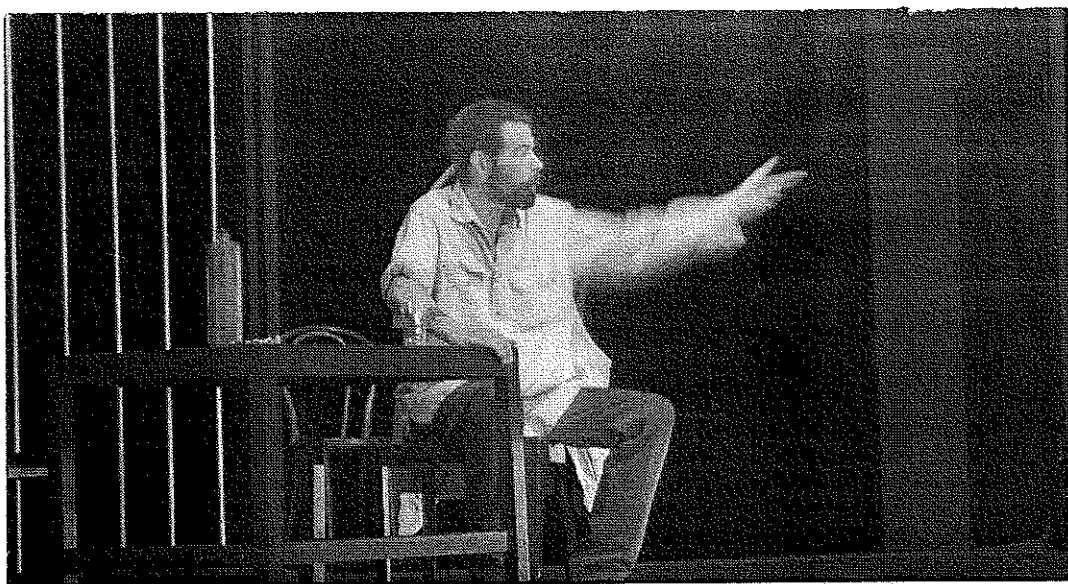
– Exactement comme avec des professionnels. Il faut simplement prendre un peu plus de temps pour expliquer les choses. Humainement en revanche, l'expérience m'apprend bien plus sur la vie. Et sur scène, il y a beaucoup d'émotion, du culot aussi. Ces moments de grâce, on ne les retrouve pas forcément chez les pros.

Quant à vos exigences artistiques?

– Du point de vue de la qualité, je place la barre très haut. Pour ces personnes en rupture, cela représente un travail énorme, de longue haleine, même s'il reste ludique. En même temps, je pense que l'art les aide à se reconstruire: ça regonfle l'ego de jouer dans un lieu aussi prestigieux que Vidy!

Votre souhait pour ce spectacle?

– Que le public oublie très vite qu'il est en présence d'amateurs. Que, parmi les gens qui viendront nous voir jouer, il y en ait qui mettent les pieds au théâtre pour la première fois (*Rebond'Art offre de nombreux billets gratuits par le biais des institutions, ndr*). Voilà le but de mon travail: aller au-devant des idées reçues et montrer que le théâtre n'est ni archaïque ni ringard. RBt



«Le théâtre aide à la reconstruction de soi», explique Serge Sándor (ici, Jean-Luc).

DENIS HARTMANN